

**Mémoire d'entreprise et entreprise de mémoire,  
*Debout, frères de misère.* Récit-témoignage de  
Théophile Malicet**

**Annie Gilles**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/1818>

DOI : 10.4000/communicationorganisation.1818

ISSN : 1775-3546

**Éditeur**

Presses universitaires de Bordeaux

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 novembre 1995

ISSN : 1168-5549

**Référence électronique**

Annie Gilles, « Mémoire d'entreprise et entreprise de mémoire, *Debout, frères de misère.* Récit-témoignage de Théophile Malicet », *Communication et organisation* [En ligne], 8 | 1995, mis en ligne le 26 mars 2012, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/1818> ; DOI : 10.4000/communicationorganisation.1818

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

© Presses universitaires de Bordeaux

---

# *Mémoire d'entreprise et entreprise de mémoire, Debout, frères de misère. Récit-témoignage de Théophile Malicet*

Annie Gilles

---

## **Mémoire d'entreprise et entreprise de mémoire**

- 1 Qui se souviendrait encore de l'entreprise familiale des Malicet, installée dans la petite ville ardennaise de Nouzonville et disparue sans laisser de traces après la guerre de 1914, si le cadet, né en 1897, mort en 1976, n'avait pas rédigé ses souvenirs d'avant cette guerre ? Théophile Malicet fut toute sa vie ouvrier, d'abord parmi les siens, jusqu'en 1914, aussi longtemps donc que cela lui fut possible. Son livre *Debout, frères de misère*, sous-titré « récit-témoignage », est, à la fois, entreprise de mémoire et mémoire d'entreprise.
- 2 *Debout, frères de misère* parut en 1962 aux éditions Alsatia, Théophile Malicet avait 65 ans. Mais il n'en était pas à sa première entreprise littéraire. Ainsi avait-il reçu en 1946 le Prix Populiste de poésie et le dernier des titres répertoriés de ses écrits est daté de 1972. Rien d'étonnant toutefois à ce que l'oubli menace le nom et l'œuvre si peu célèbres de Théophile Malicet : les capacités de stockage des archives de la planète sont devenues gigantesques puisque miniaturisées, il n'empêche qu'une sélection s'impose ; pour actualiser et enrichir son fonds, tout conservateur de bibliothèque se voit contraint de reléguer de temps à autre, dans des réserves parfois inaccessibles, un nombre de plus en plus important d'ouvrages. L'organisation sociale de la mémoire ne peut se passer d'oubliettes... Mais elle ne peut non plus se dispenser de commémorations. La ville de Nouzonville a donné le nom de Théophile Malicet à la Bibliothèque Municipale ouverte il y a quelques années. Juste hommage rendu à la mémoire d'un ouvrier assez courageux et compétent pour avoir porté témoignage sur les Prisonniers civils entre 1915 et 1918, par exemple, rédigé une Histoire chronique de Nouzonville, et dont le livre *Debout, frères de misère* contribue, pour le moins, à rappeler le passé de cette bourgade industrielle de

« *presque huit mille habitants* », avant la guerre de 1914, enserrée dans cette partie de la vallée de la Meuse désignée alors comme le « *Creusot Ardennais* » (p. 194).

- 3 Toutefois le sujet de ce livre est moins l'histoire collective de Nouzonville que l'histoire de la famille Malicet, depuis la naissance de l'auteur, quelques années avant 1900, jusqu'à la guerre de 1914, qui le sépare des siens à jamais. Le récit-témoignage se présente comme un roman autobiographique de 230 pages distribuées en 13 chapitres, faisant place tout d'abord aux souvenirs d'une enfance heureuse à la maison puis d'une vie d'écolier exemplaire et passionné ; l'évocation du Certificat de Fin d'Etudes Primaires précède de peu celle d'une nouvelle vie, Théophile étant devenu ouvrier dans la petite entreprise familiale. Dépositaire de souvenirs personnels et de souvenirs antérieurs transmis par son père et ses frères, Théophile Malicet les lègue à son tour à qui le lira.
- 4 Le lire, c'est découvrir un vivant portrait de famille dont les deux principales caractéristiques sont l'appartenance à la catégorie des « petites gens » et l'extrême respectabilité. Debout, frères de misère a pour fonction de mettre en relief le mérite de cette famille, son code commun de valeurs telles que le courage, la dignité, l'honnêteté et leur mise en pratique quotidienne. La forge et le foyer sont attenants, l'une au-dessous de l'autre, les mêmes valeurs ont cours à l'étage et au rez-de-chaussée : telle famille, telle entreprise.
- 5 Il se peut que raconter et témoigner, même tardivement, aient d'autant plus importé à Théophile Malicet que bien des changements sont intervenus. Peu banales sont la datation et la localisation du travail d'écriture, en dernière page : « *Congés payés 1956* ». Probablement rendent-elles hommage au progrès social et affirment-elles une foi certaine en ses avancées. Debout, frères de misère relate des faits, des émotions, d'un temps où les congés étaient sans solde et l'institution des congés payés encore lointaine et utopique. Il n'était pas impossible aux Malicet, avant 1914, de goûter à certaines joies de la vie mais à en juger de par l'ensemble du livre, il leur fallut avant tout surmonter de nombreuses et terribles épreuves. Le livre de Théophile Malicet contribue, pour une époque certes révolue, à cette sociologie de « la misère du monde » telle que la conçoit Pierre Bourdieu<sup>2</sup>.
- 6 Théophile Malicet s'était assigné une mission de cet ordre dès l'enfance, du temps où son père l'entretenait, au cours de promenades dans les bois ou en bord de Meuse, « *des misères qu'il a(vait) surmontées, des injustices (...) subies* », et dont il se disait déjà : « *plus tard, je pourrai écrire une histoire (...)* » (p. 57) ».
- 7 Tout ce qui est partage d'émotion, transmission de valeurs mais aussi de savoir et de savoir-faire, aura nourri chez Théophile Malicet le sentiment d'avoir contracté une dette. Ainsi se sent-il redevable à l'égard de son instituteur comme à l'égard de sa famille. Son « récit-témoignage » aide à se représenter comment un enfant élevé dans un milieu modeste avant la guerre de 1914, contraint de donner priorité à l'apprentissage et à l'exercice du métier d'ouvrier métallurgiste, développe la capacité de devenir, en même temps qu'ouvrier, écrivain.
- 8 Une telle aventure n'est certes pas unique ; elle n'en demeure pas moins édifiante, donnant matière à réflexion quant à nos cloisonnements simplistes entre « intellectuel » et « manuel ». Debout, frères de misère présente de surcroît l'intérêt – émouvant – d'une œuvre de piété. Très manifestement bien qu'avec pudeur, Théophile Malicet y exprime un attachement aux siens qui dure bien au-delà de leur mort, bien au-delà du temps généralement concédé à l'usure du chagrin.

- 9 Comment surmonter la perte en quelques années de tant d'êtres chers ? Evoquant celle de son père, Théophile Malicet maintient par le moyen d'une adresse posthume le lien symbolique qui peut subsister en dépit de la disparition : « *En revenant du cimetière, le cœur étreint d'une tristesse infinie, j'ai voulu revoir ta petite usine, ta forge, ta mansarde-muséum, les lieux de mon enfance heureuse* ». Terrible est le constat : « *Plus rien ne subsistait qui fût capable de parler de nous* », (p. 229). La consignation des souvenirs ne fait-elle pas office de trace de remplacement ?
- 10 Or elle est datée de 1956, plus de quarante ans donc après l'arrêt de l'entreprise familiale, l'offrande des frères à la patrie, l'engagement du père, à nouveau, comme en 1870. La série de deuils qui surviennent alors, et sur lesquels la narration relative au passé se termine, remonte aux années de la guerre de 1914 à 1918.
- 11 Faut-il à la douleur retenir tant d'années la main de celui qui voudrait témoigner ? Faut-il à la piété si longtemps pour trouver les voix d'une entreprise de mémoire en forme d'élaboration littéraire ?

## Esprit de famille, esprit d'entreprise

- 12 Un dictionnaire définit l'esprit de famille comme « *le sens du devoir à l'égard des membres de la famille* ». Tel est le sentiment qui anime les Malicet au fil des jours. Le chef de famille a été surnommé paterfamilias (comme au temps de la société romaine où la fonction impliquait un entourage de serviteurs). Les Malicet sont tous au service les uns des autres sous l'autorité puissante et éclairée d'un père qui inspire respect et même admiration. En était-il vraiment ainsi ? *Debout, frères de misère* ne laisse transparaître aucune rivalité ni au sein de la fratrie, ni entre parents et enfants. Les parents eux-mêmes sont solidaires, chacun déployant son énergie dans des tâches différentes et complémentaires. Les quelques désaccords mentionnés, pour ce qui concerne par exemple l'engagement du père comme candidat lors d'élections, n'entament pas chez la mère un soutien total pour ce qui concerne les entreprises de son mari dans le domaine du travail. Une phrase du roman résume l'état d'esprit qui nourrit le courage des Malicet : « *A la boutique, on est heureux, on se crève, c'est vrai, mais en famille.* » (ch. XI)
- 13 Calquée sur l'organisation de la famille, l'entreprise est patriarcale et fraternelle à la fois. Chacun s'évertue à soutenir l'action du père dont le but est la survie de tous. Dans ce mouvement de solidarité, tous tendent à la perfection de la production. Chaque ratage, rare, est une catastrophe. Mais l'admiration d'un maître forgeron reconnu vaut, pour les Malicet, un inoubliable certificat d'excellence (p. 163).
- 14 Tous les Malicet sont animés par de puissantes convictions et celle qui a trait à la qualité de la production, quel qu'en soit le prix en peine et en courage, fait l'unanimité. En matière de religion, par contre, la famille est divisée. Tous respectent l'autorité du père et admettent le bien-fondé de ses raisons ; tous sont d'accord pour considérer que l'Eglise a pris fait et cause pour les riches ; aussi les croyants parmi eux ont-ils la délicatesse d'être discrets et d'éviter de blesser le père. Celui-ci, pour sa part, peut se tenir à l'écart du mariage de sa fille passée par l'église mais permettre qu'il ait lieu ainsi que les réjouissances d'usage.
- 15 Seule la question de l'existence de Dieu est susceptible d'entamer un jour l'autorité paternelle. Peu avant 1914, une dissension grave éloigne deux aînés qui n'ont d'autre revendication que la liberté de croire. L'entreprise est menacée de faillite. Les fils sont bel

- et bien des ouvriers émérites, irremplaçables, et le paterfamilias s'impose de faire amende honorable afin de les réintégrer au sein de la famille et de l'atelier.
- 16 Très émouvante est la photographie de la « tribu Malicet », insérée entre deux pages du livre : ces hommes que le lecteur peut s'imaginer si puissants à la forge devaient, en fait, probablement compenser par le courage et la ténacité le développement assez faible de leur musculature. Le récit expose sans détours la pauvreté de la famille, « *les talentueux rafistolages de mes sabots-bottes, ou devant les bâillements d'oiseaux goulus des bottines de ma petite sœur. Nous mangeons à notre faim, certes, de fantastiques assiétées de légumes, que maman ramène du jardin, de gros « cugnons » de pain rassis, agrémentés d'un sucre qu'on pourlèche, qu'on suçote, qu'on ménage, en se disant à part soi : c'est aussi bon que le chocolat ! Affaire de suggestion !* Théophile Malicet insiste : « *On se suggestionne énormément quand on est pauvre. Le grand jeu c'est de simuler l'espérance.* » (p. 72).
- 17 Une étude récente de l'ethnologue Jean-François Gossiaux<sup>3</sup> présente comme nouvelle la nostalgie actuelle des pères dans la totale incertitude de trouver, comme en temps d'expansion, du travail pour leurs fils sur place à l'usine. À lire Théophile Malicet, il est permis de penser qu'une telle certitude ne pouvait non plus avoir cours dans la cité industrielle de Nouzonville avant la guerre de 1914. Les crises ne faisaient pas renoncer à toutes les joies de la vie mais elles se succédaient, avec leur lot de malheur. Un aîné raconte à Théophile : « *Chaque mois, trente, cinquante Nouzonnois s'embarquaient pour Paris, où l'on ne chôme jamais tant qu'en province, tandis que les filous, profitant du désastre, s'offraient moitié de Nouzon pour quelques bouchées de pain.* » (p. 101).
- 18 Le chef de famille ne devait pas seulement exécuter des commandes. Encore lui fallait-il les trouver et le plus souvent, comme de nos jours, les arracher : « *Le patriarche luttait de toutes ses forces, rien ne peut l'abattre, tu commences à le connaître, il essaya de tout ! Pas de ferrures de wagons, tant pis ! Il entreprit des dévidoirs pour la Ville de Paris, des clés pour le Génie, qui lui donnèrent du fil à retordre, des ustensiles de quincaillerie ; puis un soir, c'était un peu avant le quinze août, il rentra chez nous en jubilant : « Maria, ça y est, j'ai l'affaire ! On est sauvé » Du Ministère de la Guerre, il venait d'obtenir une commande de bâtts de mulets destinés à l'expédition du Tonkin.* » (p. 101). Ainsi le même ministère qui signera la fin de l'entreprise Malicet comme de tant d'autres, la sauve-t-elle, paradoxalement, pour un temps.
- 19 L'entreprise Malicet n'en connaît pas pour autant la prospérité ni même le confort, du moins aussi longtemps que dureront la dette et les remboursements à échéances régulières. À peine les premières pièces réalisées, le père est de surcroît à la merci d'un réceptionniste malveillant qui anéantit le produit de semaines de travail ainsi que la matière première en attente. Or même cette épreuve-là, le père entouré des siens parvient à la surmonter. L'histoire de la boutique Malicet n'a rien de statique. Un frère aîné explique qu'il est en mesure de considérer comme florissante la vie de la famille et de l'entreprise comparée à ce qu'elle était lorsque lui était enfant. Peu avant la déclaration de la guerre, la dette est enfin épongée, le père a trouvé cette nouvelle commande en dépit de la concurrence : les Malicet ont pu s'acheter une nouvelle presse. La modernisation, dans la mesure du possible, l'adaptabilité et la flexibilité continues correspondaient déjà aux nécessités industrielles du lieu et du temps.
- 20 L'achat de la nouvelle presse consacre des années de travail acharné, c'est aussi un symbole d'espoir pour les temps à venir. Elle ne servira pourtant pas. Elle est détruite lors d'une émeute, qu'explique la misère de bien des habitants de Nouzonville. On chante « *L'Internationale* » ou bien « *Debout, frères de misère* ». Ce saccage cause aux Malicet un traumatisme d'autant plus violent qu'ils ne peuvent se compter parmi les exploités :

« Je ne pouvais admettre une telle aberration de la part de nos frères de misère et de peine. »  
(p. 207)

- 21 La déclaration de la première guerre mondiale interrompt la guerre sociale et achève « l'acte sans nom qui venait de nous accabler » (p. 208). Ainsi prend fin l'entreprise Malicet. À l'exception de Théophile qui n'a que seize ans, les fils sont mobilisés et le père considère de son devoir de s'engager pour servir la patrie de quelque façon. Théophile pressent-il que la séparation est définitive ou projette-t-il dans son témoignage ce que l'avenir lui aura infligé ? « C'est la guerre : On mobilise ! Et je vois un grand rideau noir qui se tend entre eux et moi, et qui se ferme... pour toujours. » (p. 222)
- 22 La guerre met un terme définitif à l'épopée familiale dans son entreprise pacifique pour conserver ses liens, sa dignité, et de quoi subsister. À seize ans, à partir de la déclaration de guerre, Théophile Malicet connaît le comble du malheur.

## Contribution à une sociologie de la misère du monde

- 23 À ce point de son livre, Théophile Malicet aurait pu entreprendre le récit de la misère qui fut la sienne parmi les « envahis », « sous la botte de l'inexorable » : « Ce que j'étais devenu réellement, un esclave crevant de faim et de misère. » (p. 228).
- 24 Mais une telle direction donnée à son témoignage eût sans doute été incompatible avec la ligne de conduite toute de piété qu'il s'est tracée. *Debout, frères de misère* rend compte du sens que prit le terme de misère entre 1870 et 1914 pour les siens.
- 25 « Misère » est employé dans son acception courante, dès lors que les termes de pauvreté et de malheur deviennent inadéquats : la misère est souvent la désignation d'un paroxysme du malheur ou de la pauvreté. La population nouzonnaise est hiérarchisée en fonction du confort, du pouvoir et de la sécurité dont ses membres jouissent. Malicet ne recourt pas explicitement à une narration en terme de classes sociales, peut-être parce qu'il s'y refuse, peut-être aussi pour éviter les simplifications abusives, peut-être parce qu'il suffit que le lecteur comprenne que la misère alors est la condition des plus démunis ; elle désigne par exemple le dénuement de « pauvres bougres » logés dans « des taudis qui puent les cabinets. » Le récit de Théophile Malicet recourt aussi au terme de misère dans des circonstances plus personnelles à la famille. C'est le terme qui convient à l'évocation des maladies qui emportent les petits enfants et à la perte des êtres chers ; c'est le terme qui convient pour parler des infirmités des frères aînés, de celle de Pedro qui a perdu un œil, de celle d'Ernest devenu tout à fait aveugle. C'est le terme qui convient à l'accident d'un enfant dans l'usine où travaille le père à ses débuts bien qu'il parvienne à lui sauver la vie. Mais il y perd une main : autre terrible misère en soi que cette amputation, pire encore pour un homme qui a besoin de ses mains pour gagner sa vie.
- 26 Dans le livre de Malicet, le terme de misère désigne principalement les atteintes au corps, atteintes au corps familial, atteintes au corps personnel même s'il s'applique tacitement aussi à certaines conditions d'existence : « (...) Mais quand des vieux comme moi se remémorent leur enfance dans l'école sans livres, les sept sous du père Corvisier -sept sous pour quatorze heures de peine - leur maison sans lumière, ; leurs sabots, leur soupe sans viande, leur café sans sucre, les rotomontades de ces ambitieux sont juste bonnes pour leur foutre la colique. Et, milliards de dieux, quand je vois, cette main, ce débris, ce détrit, quand je me dis : T'as pas touché un centime pour

*réparer c'te grande misère, eh bien, je saute, et je beugle : Vive Marianne ! Tu as bien travaillé ma commère !* » (p. 137)

- 27 Les temps donc ont changé en partie grâce aux luttes ouvrières et républicaines. Mais à l'époque de son accident, que l'ouvrier Malicet demande réparation alors même qu'il avait sauvé un enfant était trop audacieux pour être toléré des patrons de son usine ; l'injustice répondait au malheur et ajoutait à la misère. Son salaire fut diminué puisqu'il était moins performant et sa réputation de contestataire lui fit bientôt perdre non seulement son emploi mais toute possibilité d'en trouver un autre : « *Plus d'embauche nulle part.* » / « *Ma main massacrée me faisait moins souffrir que leurs paroles.* » (p. 139).
- 28 La misère, c'est aussi l'atteinte portée au corps pensant, à l'intégrité d'un homme dont le malheur et le mérite sont non seulement déniés mais traités comme des fautes. Le père de Théophile tente de plaider sa cause : « *Nous deux l'patron. Pot de fer contre pot de terre ; c'était la loi avant les assurances.* »

### L'humiliation aussi est synonyme de misère.

- 29 Albert Camus a écrit que « *la misère est une forteresse sans pont-levis* »<sup>4</sup>Alire l'enchaînement des malheurs qui frappent le père de Théophile Malicet à partir de son accident, atroce salaire de sa générosité, on est tenté d'évoquer la définition si parlante et si désespérée d'Albert Camus. Or *Debout, frères de misère* témoigne aussi de l'énergie formidable d'un homme pour trouver une issue à la misère et bâtir ce pont-levis que fut la création d'une petite entreprise que la base d'un emprunt lourd de risques. On peut s'étonner de ce que Théophile Malicet ait choisi en guise de titre le premier vers d'un appel à l'insurrection puisque le livre n'a ni cette fonction ni cette tonalité. C'est ce que chantaient les insurgés le jour de la destruction de la nouvelle presse et il peut contenir tous les souvenirs, toutes les émotions liés à cette époque et à cet événement. C'est le signal de l'irréversible cassure. Il n'est pas impossible que « *debout, frères de misère* » soit aussi la meilleure formule pour rendre hommage au courage et à la dignité d'un homme qui fut capable de dominer la misère.
- 30 Théophile Malicet rend hommage au courage de ses frères, à leur sens du devoir envers la patrie en danger. Le récit fait allusion à l'horreur des combats comme pour mieux leur rendre justice. Deux allusions à l'occupation de la région frontalière aident le lecteur à concevoir l'omniprésence de la guerre même du côté de ceux qui ne combattent pas. Le pacifisme de Jaurès est évoqué avec espoir et respect quand chacun doute encore d'une mobilisation générale.
- 31 Ensuite, en dépit des deuils et de la souffrance endurée, le récit ne comporte aucun commentaire critique sur la guerre en général. Un tel commentaire ne faisait peut-être pas partie du mode de pensée de cet écrivain qui, ayant aussi connu la Seconde Guerre mondiale, était en droit de le trouver vain. Dans le contexte de *Debout, frères de misère*, Théophile Malicet a pu vouloir éviter tout discours comportant le risque d'être interprété comme sacrilège à l'égard de ceux « *qui pieusement sont morts pour la patrie* ». Il est plausible aussi que Théophile Malicet ait éprouvé la douloureuse impossibilité de concilier un authentique amour de la patrie et de non moins sincères convictions pacifistes. Et cette impossibilité relève d'une forme de misère subtile mais non moins digne d'être prise en considération. L'écrivain n'exprime pas de regret du fait de ne pas avoir été appelé. Sa position sur la guerre n'est pas vraiment connue, du moins dans ce livre. Est clair par contre à quel point une forme de misère l'enferme à partir de la guerre et de la perte des

siens : « *Et de ceux qui resteront sous la botte, deux aussi mourront par la guerre ; le survivant, moi, en sera marqué au fer rouge, pour toujours.* » (p. 223).

- 32 La guerre a tranché dans sa vie et le laisse mutilé, ainsi que son père, en d'autres circonstances. Comme son père, il parle de misère en connaissance de cause.
- 33 La misère n'est-elle pas, sous des formes modernes très étendues (plus ou moins avouées), la pratique barbare du sacrifice ?
- 34 La lecture de *Debout, frères de misère* fait germer cette interprétation, à laquelle Théophile Malicet n'eût peut-être pas adhéré, mais qui lui donne plus de place encore dans une sociologie que dans une histoire de la misère.

## Acquisition et mise en œuvre des organisateurs de la mémoire

- 35 Debout, frères de misère témoigne de ce que Théophile Malicet a hérité de son père la force et la capacité de concevoir une entreprise personnelle et de la mener à son terme, même si production métallurgique et production littéraire divergent évidemment.
- 36 En témoin lui aussi, ailleurs, d'une autre forme de misère, Albert Camus écrit à propos de sa mère : « *Elle disait oui, c'était peut-être non, il fallait remonter dans le temps à travers une mémoire enténébrée, rien n'était sûr. La mémoire des pauvres déjà est moins nourrie que celle des riches. Elle a moins de repères dans l'espace puisqu'ils quittent rarement le lieu où ils vivent, moins de repères aussi dans le temps d'une vie uniforme et grise. Bien sûr il y a la mémoire du cœur dont on dit qu'elle est la plus sûre, mais le cœur s'use à la peine et au travail, il oublie plus vite sous le poids des fatigues. Le temps perdu ne se retrouve que chez les riches. Pour les pauvres, il marque seulement les traces vagues du chemin de la mort. Et puis pour bien supporter, il ne faut pas trop se souvenir, (...)* » (*Le premier homme*, p. 78)
- 37 Pour ne pas courir le risque de ne disposer que d'une « *mémoire enténébrée* », un Albert Camus, un Théophile Malicet, durent bénéficier de circonstances favorables au développement, en eux, de sortes d'organiseurs de mémoire.
- 38 Pour Théophile Malicet, de même que pour Albert Camus, l'école ne fut pas ce lieu dérisoire ironiquement ou sévèrement décrit par des écrivains contemporains.
- 39 Dans les classes des meilleurs maîtres, « *elle nourrissait en eux une faim plus essentielle encore à l'enfant qu'à l'homme et qui est la faim de la découverte* » (Albert Camus, p. 138). À lire Debout, frères de misère ou bien *Le premier homme*, l'on comprend qu'il s'agissait de découvrir un autre univers que celui de la maison, notamment ce que l'école et la personnalité de tel instituteur avaient sélectionné de la mémoire du monde pour le transmettre aux enfants, en même temps que des procédés pour le retenir : ce que l'on appelle couramment l'instruction.
- 40 De surcroît, Théophile Malicet, grâce à la famille dont il se trouva qu'il fit partie, disposa de beaucoup plus de repères qu'Albert Camus. Camus ne connut pas son père, tué l'année de sa naissance à la guerre de 1914. C'est avant cette période que Théophile Malicet bénéficia durant seize ans de la présence du *paterfamilias* qui assumait pleinement ses responsabilités d'éducateur aux côtés d'une épouse qui jouait également son rôle dans l'éducation des enfants. La fratrie elle aussi participait à l'éducation du cadet. La mémoire et l'intelligence de l'enfant se sont développées sur la base des propos et des conduites de chacun. Le frère qui transmettait à l'enfant sa passion pour l'Histoire défendait



confidemment en matière de foi religieuse des convictions opposées à celles du chef de famille. On peut imaginer combien ces désaccords, troublants, pouvaient éveiller la sensibilité et l'esprit d'analyse du cadet. Le père mettait en avant des idées sociales, républicaines et laïques. Il s'était constitué une bibliothèque, rédigeait des rapports, était le dessinateur de sa propre entreprise en dépit de sa main estropiée. Au demeurant chaque garçon disposait de ses propres livres, qui trouvaient parfois un autre lecteur à la maison, et faisait des économies pour s'en procurer d'autres (le récit ne dit rien des filles à ce sujet ; fréquentaient-elles l'école ?). Tout ce contexte, à supposer même qu'il soit embelli par le souvenir, laisse à penser que Théophile Malicet ne manqua pas dans son enfance des repères indispensables à la conservation des souvenirs et à leur organisation : preuve en est sa capacité à être allé jusqu'à les élaborer sur un mode narratif qui relève de la littérature.

- 41 L'enfant bénéficia aussi d'un élargissement très progressif de son cadre de vie : d'abord cantonné ou presque à l'espace sécurisant de la cuisine, il découvrit toute la maison, qui ne manquait pas de fantaisie et d'étrangeté, l'atelier dont les bruits l'avaient toujours intrigué et qui lui fut un jour présenté, le laissant comme sous l'effet d'une révélation, puis la rue, les bords de Meuse, la forêt dans laquelle la famille appréciait de se promener les jours fériés. Théophile put aussi se rendre dans de plus grandes villes et jusqu'à Paris, dans le sillage de la société gymnique dirigée par son père qui connut un jour l'honneur d'être salué par le Président Fallières.
- 42 Le récit est peu explicite quant aux modalités d'apprentissage dans la forge paternelle. À différentes reprises, le lecteur peut comprendre combien il est, pour Théophile Malicet, à la fois pénible et exaltant : « *Maintenant je suis en bleu, comme tous mes frères. Je suis ouvrier ; et il va falloir en découdre !* » (p. 112)
- 43 La fierté d'entrer dans le cercle des ouvriers de la famille va de pair, chez cet enfant avide d'instruction, avec le sentiment d'un terrible sacrifice : « *Et tout cela, ma boulimie d'étude, l'espoir insensé qui m'empoigne, me font pleurer l'école, et sournoisement me révolter contre le sort. Au travers des carreaux enfumés de la boutique, je les regarde partir vers leurs classes, ils continuent d'étudier, ils seront savants, ces gosses de riches ou fils uniques qui, jadis, ne m'ont jamais admiré que par derrière. J'en appelle à votre souvenir, mon vieux maître, mon vénéré Monsieur Cochart ! C'est vrai, n'est-ce pas ce que je dis là ? Tout le bonheur pour eux seuls, ce serait abominable. Ce ne sera pas. J'apprends comme eux, et je saurai plus, quand je devrais m'user les yeux et ne plus dormir.* » (p. 152, 153)
- 44 Peut-être cette douleur de devoir interrompre la fréquentation de l'école dans le cas d'un enfant comme celui-ci serait-elle à prendre en compte comme l'un des aspects de la misère du monde. Comment considérer l'entreprise d'autodidacte qui tend à l'apaiser mais au prix d'une autre souffrance ? « *Non plus de rêve (...). Une seule ressource m'est laissée, celle que toujours j'ai devinée : apprendre seul (...). Et grignoter le soir, la nuit, après dix heures de forgeage, quand le corps étreint hurle au sommeil impétueusement.* » (p. 150)
- 45 Malgré cette décision d'entreprendre des études parallèlement à la dure profession d'ouvrier métallurgiste, Théophile Malicet ne remet jamais en cause dans son récit le sentiment de sa dignité d'ouvrier fier de réussir des tâches de plus en plus difficiles :
- 46 « *Bonheur d'un genre un peu différent mais d'aussi formidable envergure.*
- 47 - *Demain, tu prends la deuxième forge, m'a annoncé un soir Paterfamilias. T'as l'âge maintenant, on va te voir à l'œuvre. Et je forge ; ce qui n'est pas petite affaire. Ma main droite commande au vent ; ma gauche serre la tenaille. (...)* » (p. 153, 154).

- 48 Parce qu'il n'a voulu sacrifier ni le travail manuel ni les études, mais plutôt s'y sacrifier lui-même, Théophile Malicet a pu acquérir l'expérience exceptionnelle de qui parvient à concilier les deux sans attacher plus de valeur à l'un qu'aux autres. Rien ne permet dans ce récit de supposer que les études visaient le projet d'abandonner un jour la condition d'ouvrier. Elles entretenaient et développaient bien plus certainement la faculté de mettre en œuvre les organisateurs de la mémoire acquis dans la prime enfance puis au temps de la fréquentation de l'école. Mener à bien une entreprise de mémoire telle que l'écriture de Debout, frères de misère témoigne en grande partie de la réussite des études menées seul. Les lectures ont, selon toute vraisemblance, une fois passé le temps des rédactions, servi de base à la formation de l'écrivain.
- 49 Avoir mené à bien une entreprise telle que l'écriture de Debout, frères de misère revient à participer à la mémoire du monde en son nom propre : en organisant ses souvenirs par rapport à sa perception personnelle du contexte historique et social, Théophile Malicet n'abandonnait pas la tâche d'historien aux seuls spécialistes ou aux écrivains moins informés. Ce roman autobiographique qu'il préfère sous-titrer « récit-témoignage » est un élément fortement constitutif de son identité, et de l'affirmation de son identité. Il entre aussi, même modestement, dans le corpus des organisateurs potentiels de la mémoire de l'humanité. De la reconnaissance qui lui est accordée dépend que d'organisateur potentiel il devienne organisateur effectif.

## Entreprise de mémoire et travail du deuil

- 50 Théophile Malicet a fait très jeune sa première expérience du deuil. Il n'avait que cinq ans lorsque mourut une petite sœur tendrement aimée. Très jeune, donc, il a découvert combien peuvent faire souffrir la perte d'un être cher et le souvenir qui en persiste : « (...) *La revoir ! Savoir comment elle est, dans sa boîte, sous la terre... Sûrement qu'elle m'entendrait, et me répondrait, si on me laissait lui parler, lui dire les mots de ma collection !* »
- 51 Grâce à la médiation d'un frère aîné, il a alors appris à tempérer le chagrin en sublimant le souvenir ; il tentait de modifier le constat de perte en idée d'éloignement : « *Certes Jules m'a affirmé à plusieurs reprises que notre sœur est maintenant un ange au Ciel. Un ange ! Si c'était vrai, tout de même. Comme ce doit être bon et doux d'avoir une sœur enrôlée chez les anges ! Avant de m'endormir, dans un halo fait d'une lumière qui n'était plus celle de la lampe, je m'efforce de la voir vêtue de bleu fort tendre, cheveux défaits, sans bas, avec des ailes. »* »
- 52 Peut-être l'enfant découvre-t-il les rites du culte du souvenir des morts dans notre société, ainsi que le sentiment de piété partagé par toute la famille mais dans les limites imposées par le père : « *Sa tombe est arrangée ; papa lui a porté son chef-d'œuvre en fer tortillé, le plus beau de tout le cimetière ; et toutes les fleurs du Hochet sont pour elle ; mais je l'ai remarqué, elle n'a pas de croix, ma sœur, et c'est encore plus triste qu'une autre tombe, une tombe sans croix. »* (p. 81)
- 53 L'enfant a trouvé dans l'absence de croix soit la raison, soit le prétexte, de s'exprimer à lui-même combien il reste inconsolable. Déjà il s'engage à ne pas oublier : « *Sur sa tombe, serez des fleurs, mes souvenirs. »* Homme de cinquante-huit ans au moment des congés payés de 1956, Théophile Malicet n'a pas davantage oublié ses morts ; son geste d'offrande a pris la teneur d'un manuscrit terminé : « *(Ce livre), je le termine, cœur réjoui, âme sereine, et gerbant tous mes beaux souvenirs, toute mon imagerie, toutes vos pensées, je dépose mon offrande sur vos tombes, ô mes chéris ! »* »

- 54 Cette phrase qui clôt le récit, permet de comprendre que la douleur s'est enfin détachée du souvenir. Le livre est terminé mais aussi le travail du deuil.
- 55 À la page précédente, l'écrivain date du jour des obsèques de son père la déclaration en lui d'un état de dépression extrême : « *Alors, et pour longtemps, j'entrai dans le tunnel, le cœur vide, désâmé, ilote velléitaire, mort vivant.* » (p. 229)
- 56 Revit-il avec intensité le manque de caractère religieux donné à cette cérémonie comme la répétition amplifiée de l'absence de croix sur la tombe de sa petite sœur ?
- 57 En effet, à la fin de la guerre, le père est de retour mais « *pire que mort, usé, fini, paralysé* » (p. 228) et il meurt peur parès. Les obsèques sont civiles mais d'une solennité à la mesure du respect qu'avait toujours inspiré cet homme : « (...) *tout Nouzon qui reprenait vie suspendit son travail, et se porta vers le Hochet en même temps que trente sociétés de gymnastique de toute l'Ardenne, française, belge et luxembourgeoise, et d'une multitude de délégations accourues de cent kilomètres à la ronde. Et aux accents des marches funèbres que quatre musiques pleuraient, cinq mill personnes émues t'ont conduit à ta tombe.* » (p. 228)
- 58 La mort du père achève l'effondrement de l'univers qui avait structuré psychiquement Théophile Malicet. De l'un des frères mobilisés, nul ne connaîtra la sépulture. En ces temps de guerre, Théophile Malicet accumule deuils militaires et deuils civils. « *Par le train du matin, mon Jules partait, premier appelé au rendez-vous avec la mort* » (p. 222). Survient alors la mort d'une petite nièce, suivie bientôt de celle du père de l'enfant. Théophile devra encore subir la perte de sa mère.
- 59 Peut-être Théophile Malicet ne trouva-t-il qu'en 1956 le temps de consigner ses souvenirs ainsi qu'il y songeait déjà lorsque son père lui parlait de la misère qu'il avait connue. Mais il est tout aussi plausible qu'une quarantaine d'années ne soient pas superflues à un travail du deuil suffisamment avancé pour rendre possible le passage à l'acte d'écrire. Le deuil de Théophile Malicet pouvait avoir pris des proportions comparables à celles des pertes subies. La misère dans laquelle l'avait plongé la faille de 1914 a peut-être continué de le hanter longtemps après, lui imposant le silence de la pensée et de la parole intérieure.
- 60 Le travail du deuil ne supporte pas toujours un travail simultané d'écriture touchant au même sujet. Ce travail d'écriture devenu possible et achevé signale parfois l'imminence de la levée du deuil. Anny Duperey en a donné un exemple très caractéristique avec *Le voile noir*<sup>5</sup>. Debout, frères de misère en est vraisemblablement un autre : œuvre de piété, offrande aux disparus, rappel de la misère, il fait une place non négligeable aux souvenirs heureux qui rendent parfois hommage aux siens mais qu'autorise aussi une sérénité retrouvée.
- 61 Albert Camus travaillait, à quarante six ans, l'année de sa mort, à un roman autobiographique ayant trait à sa vie d'enfant orphelin de père ayant connu la misère. N'est paru que récemment le témoignage littéraire de Jorge Semprun sur la misère qu'il connût dans le camp de concentration de Buchenvald<sup>6</sup>.
- 62 Par rapport à celui d'Albert Camus ou de Jorge Semprun, le livre de Malicet a la particularité d'avoir été écrit par un ouvrier de métier qui n'eut pas le loisir de fréquenter le lycée, étant trop utile au fonctionnement de l'entreprise familiale. Mais tout comme le leur ou celui d'Anny Duperey, il invite à penser qu'une entreprise littéraire de mémoire est une sorte de dénouement dans le drame mnésique de cette autre entreprise, psychique pour l'essentiel, qu'est le travail du deuil.

- 63 Il semble bien que les organisateurs de mémoire, qui agissent sur la plupart d'entre nous depuis notre naissance, voire avant, aient inscrit dans notre psychisme les principes d'une entreprise de survie, quoi qu'il en coûte, en dépit de la castration que nous infligent toutes les séparations qu'il nous faut subir, la perte des êtres chers en particulier, mais aussi la perte des moyens de subsistance. Les magazines tels que *Macadam* ou *La Rue*, par exemple, sont des entreprises actuelles de mémoire non pas postérieures mais simultanées au travail du deuil. Ce sont des tentatives de prise de parole de « *frères de misère* » qui se rapprochent les uns des autres, dans l'urgence, pour tenter de tenir « *debout* »<sup>7</sup>. *Debout, frères de misère* est une entreprise de mémoire solitaire, comme la plupart des élaborations littéraires, parce que la misère fait partie du passé lorsque Théophile Malicet l'écrit et parce que s'estompe la douleur qui motive et retient à la fois le travail du deuil.
- 64 Narrateur de son récit, Théophile s'est désigné à la première personne. Lorsqu'il est en situation d'interlocuteur le « je » est remplacé par le petit nom de Mimile, jamais par celui de Théophile pourtant nominalement invité à aimer Dieu malgré la désapprobation paternelle. Celui qui signe le récit achevé concilie son attachement apaisé pour son père disparu et sa foi en un Dieu absent qui le relie spirituellement à ses frères croyants.
- 65 Il a symboliquement rassemblé les siens dans l'image globalisante d'une absence paradoxalement considérée comme présence par ceux qui croient. Le livre de Théophile Malicet incite à une réflexion sur la foi en terme de travail inconscient du deuil.
- 66 Le récit n'abolit pas les déchirures, il atteste de qu'elles ont été surmontées, après de très nombreuses années peut-être. L'auteur peut signer, non pas d'un pseudonyme, non pas de son petit nom de cadet, mais de son nom propre, Malicet, et de ce prénom tellement signifiant de Théophile.
- 67 Les congés payés de 1956 sont loin des seize premières années de Théophile Malicet. Théophile Malicet a changé nécessairement mais, devenu un autre, il n'ignore pas à quel point ces seize années initiales sont constitutives à jamais de son identité quelles que soient les modifications qu'elle doit encore connaître.
- 68 La vie de la petite usine avait probablement renforcé le sentiment d'appartenance, si ce n'est d'identification, à la communauté familiale dont elle soudait les membres.
- 69 L'authentique entreprise de mémoire que fut l'écriture de *Debout, frères de misère* ne pouvait pas manquer de constituer une forme de mémoire d'entreprise dans laquelle les questions d'attachement et par conséquent de deuil ont nécessairement leur place.
- 70 À lire Théophile Malicet, on mesure combien il peut être passionnant de comparer les configurations familiales, dont on sait qu'elles sont et ont été beaucoup plus variées qu'on ne l'a pensé pendant longtemps, et les modes de regroupement humains autres, tels que les entreprises<sup>8</sup>. Les familles ne sont-elles pas appréhendées comme des entreprises et les entreprises, quand elles ne se construisent pas sur la base de liens de parenté, n'ont-elles pas à instituer des relations partiellement analogues ?

---

## NOTES

1. Théophile MALICET, *Debout, frères de misère, récit-témoignage*, Paris : Alsatia, 1962, 230 p.
  2. Pierre BOURDIEU (sous la direction de), *Misère du monde*. Paris : Seuil, 1993, « libre examen », 959 p.
  3. Jean-François GOSSIAUX, *Avoir 16 ans dans les Ardennes*. Paris : Éd. du C.H.T.S., 1992, «le regard de l'ethnologue », 174 p.
  4. Albert CAMUS, *Le premier homme*, Paris : Gallimard, 1994, « Cahiers Albert Camus 7 », 331 p.
  5. Anny DUPEREY, *Le voile noir*. Paris : Seuil, 1992, photographies de Lucien LEGRAS, 236 p.
  6. Jorge SEMPRUN, *L'écriture ou la vie*. Paris : Gallimard, 1994, 319 p.
  7. Macadam-Journal de mai 1994 affichait à la Une un paradoxe clairement significatif de cette entreprise d'information : FAITES QU'UN JOUR NOTRE JOURNAL DISPARAISSE. ACHETEZ-LE. Pour approcher la compréhension du processus de deuil de soi-même dans certaines conditions de misère, il peut être instructif de lire notamment : Patrick GABORIAU, *Clochard, L'Univers d'un groupe de sans-abri parisiens*. Paris / Julliard, 1993, 231 p.
  8. Lire par exemple : Achille WEINBERG, « Histoire et diversité des formes familiales », François DE SINGLY, « À quoi sert la famille ? » in *Sciences Humaines* n° 7, décembre 1994, janvier 1995.
- 

## RÉSUMÉS

Théophile Malicet fut un enfant heureux puis un apprenti émérite au sein d'une petite forge familiale du « Creusot ardennais ». Abandonner l'école lui fut un premier sacrifice mais il mena de front vie d'ouvrier et vie d'autodidacte. La guerre de 1914 mit fin à l'activité des Malicet et infligea une succession effroyable de deuils à Théophile, qui n'avait que seize ans. *Debout, frères de misère* rend hommage aux chers disparus, à leur courage, à leur honnêteté, à leur intelligence. Ce livre est l'aboutissement d'une entreprise de mémoire ayant –nécessairement– valeur de mémoire d'entreprise : élaboration littéraire simple mais riche.

Theophile Malicet had a happy childhood. Later he became a skilled apprentice in a small family forge in the Ardennes. Leaving school too soon was his first sacrifice but he managed to lead both his labouring and self-studying life. The First World War put an end to the activity of the Malicet family and, for Theophile, who was only sixteen, a tremendous succession of bereavement began. *Debout, frères de misère* (Stand up, brothers of misery) pays homage to his lost beloved ones, to their courage, honesty and intelligence. This literary work is the product of a factory of memories that also stands as the memories of a factory. It is worked out with a literary method that is simple but rich.

## AUTEUR

### ANNIE GILLES

Engagée depuis des années dans la formation initiale et la formation continue des enseignants, actuellement professeur à l'Institut Universitaire de Formation des Maîtres (IUFM) de Reims, l'auteur a été institutrice et a une longue expérience du monde de l'école. Docteur d'Etat es lettres et sciences humaines, elle a défriché le domaine du théâtre de marionnettes du double point de vue de la pratique spectaculaire et de la thématique littéraire. Elle est reconnue comme l'une des meilleures sémiologues de la marionnette et a publié de nombreux articles sur le sujet, notamment dans *Le Monde*.